dans la vie. S'il croit, celui-là, que c'est seulement pour son or que je le sers, il se trompe joliment. Etre riche d'abord. Ensuite être quelque chose, être l'égal de ces nobles si froids, si dédaigneux dans leur politesse. Jamais un mot plus haut que l'autre. On dirait qu'on n'existe pas pour eux. Ils sont bons. Ils ont été bons pour moi. Eh bien ! tout en eux m'exaspère. Tout ! jusqu'à leurs bienfaits que j'exècre.

Tout en faisant ces réflexions, le misérable qui trahissait ses maîtres, dont il mangeait le pain de chaque jour, avait de nouveau franchi la petite porte du parc.

Ce qu'il ne disait pas, ce qu'il ne répétait pas, c'est qu'il devait tout à la marquise. Un jour, il y avait de cela trois ans, la maréchassée avait fait une battue dans les environs. Le chef du détachement était entré au château prévenant Mme de Kermarc qu'un dangereux malfaiteur devait s'être réfugié dans ses bois. Lui et ses hommes étaient à la poursuite d'un contrebandier qui, depuis le bord de la mer, leur avait échappé. Il avait même blessé un garde-côte. On croyait qu'il s'était réfugié dans le parc.

—Fouillez, messieurs, cherchez, je ne crois pas que vous pourriez ait pu pénétrer dans cette tranquille demeure.

La troupe, après de recherches minutieuses et inutiles, avait fait buisson creux.

En rentrant dans le salon, la marquise ne put retenir un cri de frayeur. Un homme venait de se précipiter à ses genoux.

—Sauvez-moi, madame, lui dit-il à voix basse, sauvez-moi, je vous en supplie. Je ne suis qu'un contrebandier. Je ne suis ni un assassin ni un voleur. Je n'ai pas frappé, je me suis défendu. J'ai franchi votre seuil, ne me livrez pas.

Mme de Kermarc ne put se résoudre à rappeler la maréchassée. Nicolas Goujon était sauvé. Bien plus, le vieux garde étant mort sur les entrefaites, elle lui donna la survivance de la place et Nicolas, bien à l'abri désormais, devint un serviteur attitré du château.

Laissons aller le garde-chasse jusqu'au pavillon qui lui sert de logis, et pénétrons dans le château, en franchissant la porte du petit salon du rez-de-chaussée dont il a été parlé au commencement de ce chapitre.

Auprès d'une petite table en marqueterie sur laquelle reposait une lampe protégée par un abat-jour, deux femmes étaient assises, l'une tout à côté de l'autre, la plus jeune tenant les mains de l'aînée.

C'était la marquise de Kermarc et sa fille Andrée.

La marquise était encore remarquablement belle, malgré ses cinquante ans passés. Grande, à allures souveraines, elle portait sur ses traits un air d'exquise bonté. Une moue un peu railleuse ourlait sa lèvre inférieure, indiquant, en outre d'un certain penchant à la moquerie, un caractère rieur et léger. Pauvre femme ! depuis longtemps elle n'était plus ni rieuse, ni légère, elle ne se moquait plus surtout. La bouche s'arquait maintenant sous un pli douloureux et triste, le sourire avait disparu. La bonté seule était restée, et Mme de Kermarc se demandait comment, à elle qui n'avait jamais fait que du bien, on pouvait causer tant de mal.

Andrée était l'image rajeunie de sa mère. On retrouvait sur son chaste visage les mêmes traits fins et délicats, mais avec une expression poignante d'oiseau effarouché et tremblant. Ses grands yeux, démesurément ouverts, révélaient une terreur constante. Mince et frêle, elle avait seize ans, elle était adorablement et merveilleusement jolie, gardant avec elle quelque chose de vaporeux, de céleste, qui, à première vue, produisait sur tous ceux qui l'approchaient un indicible étonnement. On ne pouvait oublier Andrée.

Les deux femmes étaient simplement mises, en robe noire : le grand deuil n'était-il pas commencé depuis longtemps déjà ! Les cheveux relevés sur la tête avec un œil de poudre, elle portait ce fichu blanc, devenu légendaire, qui encadrait encore à ce moment les royales épaules de la reine martyre.

Sur la petite table se trouvait une lettre, la lettre de Louis de Kermarc. Maculée, souillée, l'enveloppe témoignait de ses longues et périlleuses pérégrinations. La mère et la fille reprenaient tour à tour ce papier, en relisant jusqu'aux moindres passages, toujours avec un nouvel attendrissement et de nouvelles larmes.

Mais la main d'Andrée abandonna tout à coup celle de sa mère. La jeune fille, les yeux fixés sur la porte, se leva brusquement, en réprimant une exclamation de terreur.

Des pas précipités se firent entendre ; on gravissait les degrés du perron ; on poussait des exclamations de colère. Il y eut un bruit de lutte auquel succéda un cri de douleur.